



TREVANIAN

LA SANCTION

Gallmeister



TREVANIAN est l'un des auteurs les plus mystérieux de ces dernières années. On sait peu de chose de lui. Américain, il a vécu dans les Pyrénées basques et est probablement mort en 2005. Ses romans se sont vendus à des millions d'exemplaires dans le monde et ont été traduits en plus de quatorze langues. *La Sanction* est le premier de trois romans réédités en français par les éditions Gallmeister, avec *L'Expert* et *Shibumi*. Ce livre a été porté à l'écran par Clint Eastwood en 1975.

La Sanction

Il est temps de redécouvrir un auteur qui, à l'instar de Stanley Kubrick au cinéma, a su détourner les genres populaires [...] Délicieusement seventies et habilement mené, *La Sanction* séduit par son humour en coin, le mauvais esprit perpétuel de son héros désabusé, tout comme ses personnages secondaires auxquels Trevanian parvient à donner du relief.

LIVRES HEBDO

La Sanction est une parodie de roman d'espionnage mâtiné de polar et de western. Tous les ingrédients sont là pour exciter la lecture [...] Mais cette Sanction ne se contente pas d'amuser le lecteur. Elle dénonce aussi en filigrane les clichés sur le racisme, la supériorité des États-Unis, leur politique internationale extravagante. Autre raison pour succomber au suspense diabolique de ce roman : son auteur, Trevanian, est une légende et un mystère. [...] Il a toujours refusé entretiens et photographies. Il a décidé tout pour plaire.

TÉLÉRAMA

Ça fait bien longtemps que je n'avais été accroché à ce point par une lecture. J'ai commencé à vingt-trois heures. Je me suis effondré quatre heures plus tard, et j'ai ensuite cravaché pour finir dans l'après-midi. J'en sors ébloui et ravi. [...] C'est formidablement construit, mené, et surtout écrit. Style brillant et humour noir : que demander de plus ?

RTL

DU MÊME AUTEUR

The Main, Gallmeister, 2013

L'Expert, Gallmeister, 2009 ; totem, 2013

Incident à Twenty-Mile, Gallmeister, 2011

Shibumi, Gallmeister, 2008

la sanction

Titre original :
The Eiger Sanction

Copyright © 1972 by Trevanian
Copyright © renewed 2000 by Rod Whitaker
This translation published by arrangement with
Crown Publishers, a division of Random House, Inc.
All rights reserved

© Éditions Robert Laffont, 1975, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2010, pour la présente édition

e-ISBN 9782404003030

t o t e m n°03

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

trevanian
la sanction

Traduit de l'américain
par Jean Rosenthal

Montréal

16 mai

En début de soirée, la pluie était tombée sur le boulevard Saint-Laurent et il y avait encore des flaques triangulaires sur le trottoir bosselé. La pluie avait cessé mais il faisait encore assez frais pour justifier l'imperméable beige clair de l'agent CII Wormwood. Pour sa part il préférait les trench-coats, mais il n'osait pas en porter, sachant que ses collègues du service se moqueraient de lui. Wormwood avait trouvé un compromis en relevant le col de son imperméable et en enfonçant profondément ses mains dans ses poches. L'une de ses mains était crispée sur une tablette de chewing-gum que lui avait remise seulement vingt minutes plus tôt un gnome malodorant dans le parc peu accueillant qui entourait l'hôpital Sainte-Justine. Le gnome avait soudain jailli des buissons, provoquant chez Wormwood un terrible sursaut, qu'il avait essayé de faire passer pour une parade de karaté. Cette image du félin en alerte aurait sans doute été plus convaincante s'il n'avait pas eu l'infortune de reculer en même temps dans un massif de roses.

Wormwood marchait d'un pas vif dans la rue de plus en plus déserte. Il se sentait porté par un sentiment – non pas de grandeur, certes – mais de compétence. Pour une fois, il n'avait pas bousillé le travail. Il aperçut son reflet passer le long d'une vitre, et il ne fut pas mécontent de ce qu'il vit. Le coup d'œil confiant et la démarche assurée compensaient largement les épaules voûtées et la calvitie naissante. Wormwood tourna ses mains vers l'extérieur pour corriger l'affaissement de ses épaules car quelqu'un lui avait dit un jour que la meilleure façon d'avoir une allure virile était de marcher les paumes

en avant. C'était extrêmement inconfortable et cela lui donnait un peu l'air d'un pingouin, mais il le faisait chaque fois qu'il y pensait.

Cet effort lui rappela douloureusement sa récente rencontre avec le massif de roses, mais il s'aperçut qu'il pouvait soulager sa douleur en prenant entre le pouce et l'index la couture de son pantalon et en l'éloignant de ses fesses. Il le faisait donc de temps en temps, sans se soucier de la curiosité ouvertement manifestée par les passants.

Il était satisfait. *C'est une question d'assurance*, se dit-il. *Je savais que je pourrais réussir ce coup-là, et j'ai réussi !* Il défendait une théorie selon laquelle on attirait la malchance en la prévoyant, et les résultats de ses dernières missions semblaient venir à l'appui de cette idée. En général, avec Wormwood, les théories ne tenaient pas. Pour résoudre le problème de sa calvitie, il avait appliqué le principe du coupez-les-court-et-vous-les-garderez-longtemps, et il arborait toujours une coiffure en brosse qui lui donnait un air plus insignifiant qu'il n'était nécessaire, mais ses cheveux persistaient à tomber. Pendant un moment, il s'était cramponné à la théorie selon laquelle une calvitie précoce était l'indice d'une virilité peu commune, mais son expérience personnelle avait fini par le contraindre à abandonner cette hypothèse de travail.

Cette fois je rentre sans encombre, sans accroc. À six heures demain matin, je serai de retour aux États-Unis !

Ses doigts se resserrèrent sur la tablette de chewing-gum. Il ne pouvait pas se permettre un nouvel échec. Déjà que dans le service on l'appelait "La Baie des Cochons en Solo".

Comme il tournait à gauche dans Lesson Lane, la rue lui sembla vide de tout bruit et de toute présence humaine. Il le remarqua lorsqu'il prit à droite l'avenue Saint-Dominique ; le silence était tel que le bruit de ses pas semblait lui être renvoyé par les façades sinistres des immeubles de brique aux fenêtres éteintes. Le silence ne le gênait pas ; il choisit de siffler.

Ce truc de la pensée positive marche vraiment, songea-t-il tout en sifflotant. *La chance sourit aux vainqueurs, et c'est comme ça.* Puis une grimace soucieuse plissa son visage rond de collégien tandis qu'il se demandait s'il était vrai aussi que la malchance va aux perdants. Il

essaya de se rappeler son cours de logique au collège. *Non, finit-il par conclure, ça n'est pas nécessairement vrai. Les perdants ne perdent pas toujours. Mais les gagnants gagnent toujours !* D'avoir trouvé ça, il se sentit mieux.

Il n'était qu'à une rue de son hôtel de troisième ordre. Il apercevait l'enseigne endommagée où l'on pouvait lire H TEL en lettres verticales sur un fond rouge.

Me voilà presque rentré.

Il se rappela les instructions du Centre d'Entraînement du CII : toujours approcher votre destination par le trottoir d'en face, alors il traversa. Il n'avait jamais tout à fait compris la raison de cette règle, mais l'idée ne lui serait pas davantage venue de réclamer une explication que de désobéir. Les lampadaires en fer forgé de l'avenue Saint-Dominique n'avaient pas encore été victimes de l'enlaidissement des villes sous la forme d'horribles lampes à mercure, aussi Wormwood put-il s'amuser à suivre son ombre qui glissait de sous ses pieds et s'allongeait devant lui jusqu'au moment où le réverbère suivant prenait le relais et la projetait, de plus en plus courte, derrière lui. Il regardait par-dessus son épaule pour admirer ce phénomène lumineux, lorsqu'il se heurta au lampadaire. Une fois remis de sa surprise, il jeta un coup d'œil furieux des deux côtés de la rue, comme pour défier quiconque l'aurait vu.

Quelqu'un l'avait vu, mais Wormwood ne le savait pas, aussi foudroya-t-il du regard le lampadaire, puis il redressa les épaules en tournant ses paumes vers l'avant et traversa pour gagner son hôtel.

Il flottait dans le hall des relents rassurants où se mêlaient les odeurs de moisissure, d'eau de Javel et d'urine qu'on retrouve dans ce genre d'hôtel minable. D'après les rapports rédigés par la suite, Wormwood avait dû entrer dans l'hôtel entre onze heures cinquante-cinq et onze heures cinquante-sept. Quelle que fût l'heure exacte, on peut être sûr qu'il la vérifia, ravi comme toujours de la luminosité du cadran de sa montre. Il avait entendu dire que la peinture phosphorescente utilisée pour les cadrans lumineux pouvait provoquer des cancers de la peau, mais il estimait compenser ce risque en ne fumant pas. Il avait pris l'habitude de vérifier l'heure chaque fois

qu'il se trouvait dans un endroit sombre. Sinon, à quoi bon avoir une montre avec un cadran lumineux ? Ce fut sans doute le temps qu'il passa à la regarder qui fit la différence entre onze heures cinquante-cinq et onze heures cinquante-sept.

Tout en grimpant l'escalier mal éclairé, avec sa moquette humide et scrofuleuse, il se rappela que "la chance sourit aux vainqueurs". Son moral flancha toutefois lorsqu'il entendit un bruit de toux provenant de la chambre voisine de la sienne. C'était une toux déchirante, entrecoupée de suffocations, une toux de malade, qui continuait par spasmes tout au long de la nuit. Il n'avait jamais vu le vieil homme d'à côté, mais il détestait cette toux qui l'empêchait de dormir.

Planté devant sa porte, il prit la tablette de chewing-gum de sa poche pour l'examiner. *Sans doute un microfilm. Et il doit être entre la tablette et le papier. Là où il y a généralement les images.*

Sa clé fit tourner mollement la serrure. En refermant la porte derrière lui, il poussa un soupir de soulagement. *C'est quand même vrai*, se dit-il. *La chance...*

Mais il n'alla pas au bout de sa pensée. Il n'était pas seul dans la pièce.

Avec une réaction que le Centre d'Entraînement aurait applaudi, il fourra dans sa bouche la tablette de chewing-gum encore dans son emballage et l'avalait juste au moment où on lui défonçait l'arrière du crâne. La douleur était extrêmement vive, mais c'était le son qui était terrible. Ça faisait un peu comme quand on mord du céleri frais en se tenant les oreilles à deux mains... mais en plus intérieur.

Il entendit très nettement le bruit du second coup – une sorte de craquement liquide. Chose étrange, il ne ressentit aucune douleur.

Mais là-dessus quelque chose lui fit mal. Il ne pouvait pas voir, mais il savait qu'on était en train de lui trancher la gorge. Cette image le fit frissonner et il espéra qu'il n'allait pas être malade. Puis ils s'attaquèrent à son ventre. Quelque chose de froid lui laboura l'estomac. Le vieil homme dans la chambre voisine toussa et suffoqua. L'esprit de Wormwood poursuivit la pensée que sa première frayeur avait arrêtée dans son cours.

La chance sourit aux vainqueurs, songea-t-il, puis il mourut.

New York
2 juin

— ... et à défaut d'autre chose, ce semestre aurait dû vous enseigner qu'il n'existe pas de rapport valable entre l'art et la société – et ce, en dépit des déclarations ambitieuses des spécialistes de la culture et de la psychologie de masse qui se laissent entraîner à de malveillantes conclusions lorsqu'ils se trouvent confrontés à des domaines qui dépassent leurs connaissances. Les concepts mêmes de *société* et d'*art* sont mutuellement étrangers, voire antagonistes. Les règles et les limites de...

Le Dr Jonathan Hemlock, professeur d'art, débitait son cours de fin d'année de la section Art et Société – un cours qu'il détestait faire, mais qui était celui qui rapportait le plus à son département. Son style de conférencier était extrêmement ironique, presque insultant, mais il était très populaire auprès des étudiants, dont chacun s'imaginait que son voisin se crispait sous le dédain supérieur du Dr Hemlock. Ils interprétaient sa froide acidité comme une séduisante amertume face à l'insensibilité du monde bourgeois, le comble de ce *Weltschmerz* si précieux pour l'âme avide de mélodrame du jeune étudiant.

La popularité de Hemlock tenait à plusieurs raisons sans rapport entre elles. Tout d'abord, à trente-sept ans, il était le plus jeune titulaire d'une chaire au Département des Beaux-Arts ; les étudiants en concluaient qu'il était libéral. Il n'était pas libéral, pas plus que conservateur, Tory, isolationniste ou socialiste. Il ne s'intéressait qu'à l'art et professait une indifférence qui allait jusqu'à l'ennui à

l'égard de problèmes comme la politique, la liberté estudiantine, la lutte contre la pauvreté, le sort des Noirs, la guerre du Vietnam et l'écologie. Mais il ne pouvait échapper à sa réputation. Ainsi, lorsqu'il retrouva ses étudiants après une interruption consécutive à une de leurs révoltes, il tourna ouvertement en ridicule l'administration pour n'avoir pas eu les moyens ni le courage d'étouffer dans l'œuf une si minable manifestation. Les étudiants virent là une critique de l'establishment et ils l'en admirèrent plus que jamais.

— ... après tout, il n'y a que l'Art et le non-Art. Il n'existe pas d'Art Noir, d'Art Social, d'Art Jeune, de Pop Art, d'Art des Masses. Ce ne sont que des étiquettes imaginaires conçues pour embellir, en les classant, les merdes de barbouilleurs sans talent qui...

Les étudiants masculins qui avaient entendu parler des exploits d'alpiniste international de Hemlock étaient impressionnés par son image d'athlète érudit, bien qu'il n'eût pas fait d'ascension depuis plusieurs années. Et les étudiantes étaient séduites par sa réserve glaciale qui, supposaient-elles, dissimulait une nature mystérieuse et passionnée. Mais son allure était rien moins que romantique. Mince et de taille moyenne, seuls ses mouvements précis et souples et le regard voilé de ses yeux gris-vert le recommandaient à leurs phantasmes sexuels.

Comme on pouvait s'y attendre, la popularité de Hemlock ne s'étendait pas à ses collègues. Ils lui en voulaient de sa réputation universitaire, de son refus de participer à des commissions, de son indifférence envers leurs projets et leurs propositions et de l'engouement dont il jouissait de la part de ses étudiants, et dont ils laissaient entendre que cela ne pouvait aller de pair avec son intégrité de professeur. Sa principale défense contre leurs attaques venimeuses était le bruit qui courait qu'il possédait une fortune personnelle et vivait dans un manoir de Long Island. En vrais universitaires progressistes, ses collègues étaient pétrifiés et mal à l'aise devant la richesse, même devant les rumeurs de richesse. Ils n'avaient aucun moyen de démentir ni de confirmer ces bruits car aucun d'eux n'avait jamais été invité chez lui, et il y avait peu de chances pour que cela arrivât.

— ... on ne saurait apprendre à apprécier l'art. Il y faut des dons particuliers – des dons que vous supposez naturellement posséder parce que vous avez été élevés dans l'idée qu'on vous avait créés égaux. Ce que vous ne comprenez pas, c'est que cela signifie seulement que vous êtes égaux entre vous...

Tout en parlant machinalement, Hemlock laissait son regard errer sur le premier rang de l'amphithéâtre. Comme d'habitude, il était occupé par des filles souriantes, acquiesçantes, indifférentes, leurs jupes remontées trop haut et leurs genoux inconsciemment écartés. L'idée lui vint qu'avec leurs petits sourires retroussés et leurs yeux ronds et vides, elles avaient l'air d'une rangée de U avec un *umlaut*. Il n'avait jamais eu d'histoire avec les étudiantes : les étudiantes, les vierges et les alcooliques étaient déclarées zone interdite. Les occasions ne manquaient pas, et ce n'étaient pas des principes moraux qui le retenaient, mais Jonathan était un sportif et il mettait la conquête de ces petites idiotes éblouies sur le même plan que chasser le chevreuil aux phares et pêcher à la dynamite au pied d'un barrage.

Comme toujours, la sonnerie retentit au moment où il prononçait le dernier mot de son cours, alors il conclut en souhaitant aux étudiants un été paisible que ne viendrait troubler aucune pensée créatrice. Ils applaudirent comme ils le faisaient toujours le dernier jour, et il sortit rapidement.

En tournant le coin du couloir, il tomba sur une étudiante en minijupe avec de longs cheveux noirs et des yeux maquillés comme ceux d'une danseuse. Tout essouffée d'excitation, elle lui dit combien elle avait aimé son cours et combien elle se sentait plus que jamais proche de l'art.

— Tant mieux.

— Mon problème, Dr Hemlock, c'est qu'il faut que j'aie Assez Bien en moyenne, sinon je perds ma bourse.

Il cherchait dans sa poche les clés de son bureau.

— Et j'ai peur de ne pas réussir votre examen de fin d'année. Je veux dire... j'ai acquis un grand *sentiment* artistique – mais on ne peut pas toujours exprimer ses sentiments sur le papier.

Elle leva la tête vers lui, rassembla son courage et s'efforça de donner à ses yeux un regard lourd de signification.

— Alors, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour avoir une meilleure note... Vous comprenez, je serais prête à faire n'importe quoi, oui, vraiment.

Hemlock prit un ton grave.

— Vous avez envisagé tout ce qu'implique cette offre ?

Elle acquiesça et avala sa salive, les yeux brillant d'impatience.

Il baissa la voix et reprit d'un ton de confiance :

— Avez-vous des projets pour ce soir ?

Elle s'éclaircit la gorge et dit que non, elle n'en avait pas.

Hemlock hocha la tête.

— Vous habitez seule ?

— La fille qui partage mon appartement est absente pour la semaine.

— Bien. Alors je vous conseille de vous plonger dans vos bouquins et de réviser à fond. C'est la façon la plus sûre de vous assurer une bonne note.

— Mais...

— Oui ?

Elle s'effondra :

— Merci beaucoup.

— Je vous en prie.

Elle descendit lentement le couloir tandis que Hemlock entrait dans son bureau en fredonnant, pas mécontent de la façon dont il avait mené son affaire. Mais son euphorie ne fut qu'éphémère. Sur son bureau il trouva les notes qu'il avait rédigées à son intention : des rappels de factures impayées ou arrivant bientôt à échéance. Les bruits qui couraient à l'université sur sa fortune personnelle étaient sans fondement ; la vérité était que Hemlock dépensait chaque année un peu plus que trois fois les revenus que lui fournissaient l'enseignement, ses livres et ses honoraires d'expertise. La plus grosse partie de son argent – environ quarante mille dollars par an – lui venait d'une activité annexe. Jonathan Hemlock travaillait pour la Division Recherche et Sanction du CII. C'était un assassin.

Le téléphone sonna et il décrocha le combiné.

— Oui ?

— Hemlock, pouvez-vous parler ?

C'était la voix de Clement Pope, le premier adjoint de Mr. Dragon. Il était impossible de ne pas reconnaître le ton tendu, étouffé. Pope adorait jouer les espions.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Pope ?

— Mr. Dragon veut vous voir.

— C'est ce que je pensais.

— Pouvez-vous être ici dans vingt minutes ?

— Non. (En fait vingt minutes suffisaient amplement, mais Jonathan avait les gens de Recherche et Sanction en horreur.) Pourquoi pas demain ?

— C'est très urgent. Il veut vous voir tout de suite.

— Dans une heure, alors.

— Écoutez, mon vieux, si j'étais vous je me magnerais...

Pendant la demi-heure qui suivit, Jonathan bricola dans son bureau. Lorsqu'il fut sûr d'arriver chez Dragon un peu après l'heure prévue, il appela un taxi et quitta le campus.

Tandis que l'ascenseur vétuste et crasseux l'emmenait jusqu'au dernier étage d'un immeuble de bureaux parfaitement anonyme de la Troisième Avenue, Jonathan notait machinalement les détails familiers : la peinture grise qui s'écaillait sur les murs, les tampons d'inspection annuelle qui se chevauchaient au petit bonheur, la recommandation de ne pas dépasser la charge limite, grattée à deux reprises et réduite par déférence pour la machine vieillissante. Il s'attendait à tout ce qu'il allait voir dans l'heure suivante, et cette perspective le mettait mal à l'aise.

L'ascenseur s'arrêta et oscilla mollement cependant que les portes glissaient bruyamment sur leurs gonds. Il s'avança sur le palier du dernier étage, tourna à gauche et poussa la lourde porte d'incendie arborant l'inscription ENTRÉE INTERDITE qui donnait sur une cage d'escalier. Assis sur les marches de ciment humide, sa boîte à outils auprès de lui, se trouvait un gigantesque ouvrier noir

en salopette. Jonathan fit un petit signe de tête et passa devant lui pour monter l'escalier. Un étage plus haut, les marches s'arrêtaient et il poussa une autre porte d'incendie donnant sur ce qui était jadis les combles de l'immeuble avant que le CII y installe ses bureaux. Une odeur d'hôpital familière emplissait le vestibule où une femme de ménage obèse passait et repassait lentement une serpillière sur le même recoin du plancher. Sur un banc, à côté d'une porte marquée YOURASIS DRAGON : SERVICE DE CONSULTATIONS, était assis un costaud en complet sombre, un porte-documents sur les genoux. L'homme se leva pour faire face à Jonathan, qui avait horreur d'être fouillé par ces gens. Tous autant qu'ils étaient, l'ouvrier noir, la femme de ménage, l'homme d'affaires, étaient des gardes du CII ; et la boîte à outils, le manche du balai et le porte-documents contenaient tous des armes.

Jonathan se planta les jambes écartées, les mains contre le mur, gêné et agacé d'être gêné, pendant que les mains professionnelles de l'homme d'affaires palpaient son corps et ses vêtements.

— C'est nouveau, ça, dit l'homme d'affaires en prenant un stylo dans la poche de Jonathan. Généralement vous en avez un de marque française... vert foncé et or.

— Je l'ai perdu.

— Je vois. Est-ce qu'il y a de l'encre dedans ?

— C'est un stylo.

— Je suis désolé. Il va falloir que je le garde jusqu'à ce que vous sortiez ou bien que je l'examine. Si je l'examine vous allez perdre l'encre.

— Gardez-le donc pour moi.

L'homme d'affaires s'écarta et laissa Jonathan pénétrer dans le bureau.

— Vous avez dix-huit minutes de retard, Hemlock, déclara Mrs. Cerberus d'un ton accusateur dès qu'il eut refermé la porte derrière lui.

— À peu près.

Jonathan fut assailli par l'accablante odeur d'hôpital qui régnait dans le bureau étincelant comme une salle d'opération.

Mrs. Cerberus était trapue et musclée dans son uniforme d'infirmière blanc amidonné, ses cheveux gris et drus étaient coupés court, ses yeux froids brillaient dans des fentes derrière des sacs de graisse, sa peau râpeuse semblait avoir été frottée quotidiennement à la lessive et à l'étrille, et au-dessus de sa mince lèvre supérieure s'esquissait une moustache agressive.

— Vous avez l'air appétissante aujourd'hui, Mrs. Cerberus.

— Mr. Dragon n'aime pas qu'on le fasse attendre, grogna-t-elle.

— Qui aime vraiment ça ?

— Êtes-vous en bonne santé ? demanda-t-elle sans aucune sollicitude.

— Raisonnablement.

— Pas de rhume ? Pas de contact connu avec une infection ?

— Le train-train habituel : pellagre, syphilis, éléphantiasis.

Mrs. Cerberus le foudroya du regard.

— Bon, entrez.

Elle pressa un bouton qui déverrouilla la porte derrière elle, puis revint aux papiers étalés sur son bureau sans plus s'occuper de Jonathan.

Il pénétra dans le sas ; la porte se referma derrière lui avec un bruit métallique ; il attendit dans la pénombre rouge offerte par Dragon pour servir de transition entre le blanc étincelant du bureau de sa secrétaire et l'obscurité totale du sien. Jonathan savait qu'il s'adapterait plus facilement à l'obscurité s'il fermait les yeux. En même temps, il ôta son veston. Dans le sas, comme dans le bureau de Dragon, était maintenue une température constante de trente degrés. Le plus léger coup de froid, le plus éphémère contact avec le virus du rhume ou de la grippe rendrait Dragon malade pour des mois. Il n'avait pratiquement aucune résistance naturelle à la maladie.

Il y eut un dé clic et la porte du bureau de Dragon s'ouvrit automatiquement une fois l'air frais introduit par Jonathan dans le sas réchauffé à trente degrés.

— Entrez, Hemlock, fit la voix métallique de Dragon des ténèbres de la pièce.

Jonathan mit les mains devant lui et avança à tâtons vers un grand fauteuil de cuir qu'il savait disposé en face du bureau de Dragon.

— Un peu à gauche, Hemlock.

En s'asseyant, il distinguait à peine la manche de sa chemise blanche. Ses yeux s'accoutumaient lentement à l'obscurité.

— Alors. Comment vous êtes-vous porté ces derniers mois ?

— Vous le savez aussi bien que moi.

Dragon eut un petit rire, trois *ha!* secs et précis.

— C'est vrai. Nous avons gardé sur vous un œil protecteur. Le bruit m'est parvenu qu'il y a une toile au marché noir qui vous intéresse.

— Oui. Un Pissarro.

— Et donc vous avez besoin d'argent. Dix mille dollars, si mes renseignements sont exacts. C'est un peu cher pour une petite excitation personnelle.

— Cette toile n'a pas de prix.

— Tout a un prix, Hemlock. Le prix de cette toile sera la vie d'un homme à Montréal. Je n'ai jamais compris la fascination que vous éprouvez pour de la toile incrustée de pigments. Il faudra que vous m'éclairiez un jour.

— Ça n'est pas une chose que vous puissiez apprendre.

— C'est un don, n'est-ce pas ? Ou bien on l'a, ou bien on ne l'a pas ?

— Ouaip. En avoir ou pas, tout est là.

Dragon soupira.

— J'imagine qu'il faut avoir pratiqué ce patois dès la naissance. (Aucun accent, seule une certaine exactitude dans sa diction trahissait l'origine étrangère de Dragon.) Mais je ne devrais pas me moquer de votre passion de collectionneur de tableaux. Sans elle, vous auriez moins souvent besoin d'argent et nous serions privés de vos services.

Très lentement, comme une photographie au fond d'un bac de révélateur, l'image de Dragon commençait à émerger de l'ombre tandis que les pupilles de Jonathan se dilataient. Il anticipait déjà la révélation qu'il allait éprouver.